Prospective JEUNESSE

DROGUES SANTÉ PRÉVENTION

Périodique trimestriel
OCT.-DEC. 2023

Numéro d'agrégation : P405048
Bureau de dépôt 1050 Bruxelles 5

102

GROUPE ET CONSOMMATION : AU-DELÀ DES SIMPLISMES
Edgar Szoc

CE N'EST PAS PARCE QUE LE GROUPE A RAISON QU'IL N'A PAS TORT
Christine Barras

LE GROUPE EN SITUATION EXTRÊME : LES PREMIERS PAS DE LA TRACE
Charles Lejeune

LE GROUPE :

LA PAIR-AIDANCE OU LA TRADUCTION EXISTENTIELLE
Aurélien Vitiello

UNE CHARTE DE LA PAIR-AIDANCE
« En Route »

L'ANCRAGE DE LA PROMOTION DE LA SANTÉ ET DE LA PRÉVENTION DANS LA FORMATION DE LA PREMIÈRE LIGNE DE SOINS
Edgar Szoc

FACTEUR DE RISQUE OU DE PROTECTION ?

UN TRAVAIL DANS UNE OPTIQUE DE PROMOTION DE LA SANTÉ

Prospective Jeunesse est un centre d'étude et de formation, actif dans le domaine de la promotion de la santé, fondé en 1978.

La promotion de la santé a pour but de donner aux individus et aux communautés davantage de maitrise de leur propre santé et davantage de moyens de l'améliorer. Son ambition est le bien-être global de l'individu, sur les plans physique, mental et social. La santé ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité et ne doit pas être associée exclusivement au domaine médical et curatif.

Notre mission première est de prévenir les consommations problématiques et les dépendances liées aux produits psychotropes ou aux écrans chez les jeunes. Nous mettons notre expertise au service des équipes qui souhaitent construire un projet de prévention au sein de leur institution, mais aussi de toute personne rencontrant des questions ou des difficultés en lien avec la consommation de produits psychotropes ou des écrans.

Notre approche de prévention ne vise pas à empêcher les jeunes d'entrer en contact avec les produits psychotropes ou les écrans, mais bien à les aider à mobiliser les ressources qui leur permettront de prendre en main leur santé, d'être acteurs.trices de leur bien-être et ainsi d'éviter de développer des consommations problématiques et des dépendances.

Prospective JEUNESSE

Drogues, Santé, Prévention est la revue trimestrielle de Belgique francophone sur les usages de drogues. Elle constitue un outil de travail destiné aux professionnels du social et de la santé en quête de compréhension de ce phénomène (promotion de la santé, toxicomanie, jeunesse, scolaire, santé mentale, aide à la jeunesse, travail social…).

Publiée par Prospective Jeunesse, elle s'inscrit dans une vision de promotion de la santé. Elle permet au lectorat d'exercer un regard critique, complexe et curieux sur les usages de drogues, d'enrichir sa posture professionnelle et d'identifier des pistes d'action.

Editeur responsable
Guilhem de Crombrugghe

Rédacteur en chef
Edgar Szoc

Comité d'accompagnement
Christine Barras, Marc Budo, Elodie Della Rossa, Christel Depierreux, Manuel Dupuis, Jean-Sébastien Fallu, Damien Favresse, Sabine Gilis, Sarah Hassan, Michaël Hogge, Cedric Jamar, Alexis Jurdant, Elise Robaux, Patricia Thiebaut,

Ont collaboré à ce numéro
Barbara Delbrouck

Illustrations
In-graphics.be

Impression
Nuance 4, Naninne

Graphisme et mise en page
In-graphics.be

Les articles publiés reflètent les opinions de leurs auteurs mais pas nécessairement celles de Prospective Jeunesse. Ces articles peuvent être reproduits moyennant la citation des sources. Ni Prospective Jeunesse, ni aucune personne agissant au nom de celle-ci, n'est responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations reprises dans cette revue.

Table des matières

4
Ce n'est pas parce que le groupe a raison qu'il n'a pas tort
Christine Barras

8
Groupe et consommation : au-delà des simplismes
Edgar Szoc

10
Le groupe en situation extrême : les premiers pas de La Trace
Charles Lejeune

12
L'influence du groupe en chiffres

14
La pair-aidance ou la traduction existentielle
Aurélien Vitiello

16
Une Charte de la pair-aidance
« En Route », association sans but lucratif

19
L'ancrage de la promotion de la santé et de la prévention dans la formation de la première ligne de soins
Edgar Szoc

—Edito—

Le groupe : facteur de risque ou de protection?

Entre facteur de risque, facteur de prévention et mode de soutien, la question du groupe s'est toujours montrée ambivalente dans une perspective de prévention. Car le groupe peut être un lieu de pression poussant l'individu à adopter des comportements contre son gré, tout autant – et parfois en même temps – qu'il est susceptible de développer un sentiment positif d'appartenance et d'identité déterminant dans le sentiment de bien-être. C'est donc par la figure de Janus que s'appréhende le mieux la conception du groupe. Rappelons que ce dieu romain à une tête faite de deux visages opposés, gardien des passages et des croisements, est en outre la divinité du changement, de la transition.

Tous ces effets « Janus » de l'appartenance au groupe, tant positifs que délétères, sont dûment étudiés, documentés et établis. Il est donc tentant de prendre le « groupe » comme pilier de déploiement d'une politique de prévention des assuétudes.

Le hic, c'est que ces effets s'avèrent infiniment complexes dès qu'on les étudie de près et parfois contradictoires, en fonction de critère comme le genre, la position dans le groupe et, dans le cas de la consommation de substances, de la nature de la substance consommée. Pour ne prendre qu'un seul exemple, une étude a montré qu'une bonne qualité de relation au groupe est corrélée positivement pour les consommations occasionnelles d'alcool, mais négativement pour les consommations fréquentes de tabac.

En outre, les outils de communication numérique, au premier rang desquels les réseaux sociaux, ont permis de donner de nouveaux modes d'existence aux groupes en les détachant des contingences géographiques. Ces nouveaux groupes transnationaux sont à leur tour susceptibles de développer des normes sociales inédites et d'accélérer la diffusion de pratiques qui, naguère, auraient mis plusieurs années à traverser les frontières nationales.

Face à un tel niveau d'enchevêtrement et de complexité, c'est donc à des modes d'action particulièrement ciblés et spécifiques que doivent se résoudre les politiques publiques qui souhaiteraient agir de manière globale sur les effets de groupe – et même les opérateurs de terrain lors d'interventions plus ponctuelles.

Au total, la meilleure façon d'agir sur les groupes, c'est probablement à la fois par en-dessous (via le développement des compétences psychosociales individuelles) et par au-dessus, via un travail collectif sur les normes sociales. Loin de nous l'idée que ce travail ne serait pas effectué en Wallonie et à Bruxelles, mais force est de constater que s'il l'est, c'est de manière éparse, peu structurée, souvent inconsciente et sans soutien spécifique des pouvoirs publics. Dépasser ce constat demandera une alliance des acteurs de terrain et des pouvoirs publics pour développer une politique de prévention enfin digne de ce nom.

Il s'agit là d'un travail considérable, mais c'est sans doute à ca prix que pourra être démentie l'affirmation misanthrope du Chat de Geluck, selon laquelle « Un groupe de loups, c'est une horde. Un groupe de vaches, c'est un troupeau. Un groupe d'hommes, c'est souvent une bande de cons ».

Edgar Szoc

Christine Barras, Docteur en linguistique, ancienne chercheuse et intervenante en sciences psychopédagogiques et en santé publique, membre associée du GIRSEF (Groupe interdisciplinaire de recherche sur la socialisation, l'enseignement et la formation)

Ce n'est pas parce que le groupe a raison qu'il n'a pas tort

La relecture d'une étude classique de psychologie sociale donne l'occasion de mettre en évidence les dangers de la pensée en vase clos, quand bien même ce vase se voudrait celui de la science. C'est précisément en travaillant à sa porosité et à sa « résonance » qu'un groupe se mettra en condition de comprendre le monde qui l'entoure.

Dans les années 1950, de nombreuses manifestations insolites étaient repérées dans le ciel américain, émanant d'après certaines rumeurs d'extraterrestres porteurs de messages. Les médias en étaient friands. En 1954, une « ménagère » de Chicago, comme l'appelle la presse, affirmait que les extraterrestres l'avaient informée d'une fin du monde imminente, fixée au 21 décembre de la même année. Seuls les élus allaient être mis à l'abri, jusqu'à leur envol vers un autre monde.

En octobre 1954, son groupe ne compte qu'une poignée d'adeptes. Renforcé par une campagne de prosélytisme prudent pour éviter les moqueries, il finit par compter une trentaine de personnes, parmi lesquelles des partisans convaincus de vivre les derniers jours du monde, des indécis et des curieux. Léon Festinger[1], qui s'intéressait depuis longtemps au phénomène, apprend l'existence de ce petit groupe. Il y voit une aubaine, l'occasion d'appliquer sa théorie de la *dissonance cognitive*, tension qui se manifeste lorsque nous sommes livrés à des processus mentaux contradictoires. Une équipe de chercheurs infiltre le groupe sous son autorité. Pour Marian Keech et le Dr Armstrong,[2] têtes de proue du mouvement, ces « agents doubles » sont de loyaux fidèles. En toute clandestinité, les chercheurs récoltent des données pendant deux mois avant et un mois après la date de la prédiction, pour observer *in vivo* le fonctionnement de ses membres et le désarroi qui allait forcément se produire au lendemain du jour qui devait être le dernier.

1. FESTINGER L., RIECKEN H. W., SCHACHTER S., *L'échec d'une prophétie*, Paris, PUF, 1956[1] trad. fr. 1993, 2022.

La vision moralisante reçue en héritage nous imprègne et, même si elle est mise en débat par un questionnement plus complexe, elle peut réapparaître incidemment.

« J'ai dû faire un long voyage, j'ai abandonné à peu près tout. J'ai brisé tous les liens, j'ai brûlé tous les ponts, j'ai tourné le dos au monde, alors je ne peux pas me permettre de douter : je dois croire, il n'y a pas d'autre vérité ». Cette phrase, qui ouvre la préface écrite par Gérald Bronner dans l'édition de 2022, traduit l'angoisse du Dr Armstrong, attendant fiévreusement que la prédiction se réalise. Les croyances n'étant pas bâties sur des faits, les faits ne pouvaient pas les ruiner[3]. Au lendemain du jour indiqué, les adeptes auraient dû se rendre à l'évidence : la prédiction était fausse. Mais tous n'abandonnent pas leurs croyances, ce qui aurait impliqué de renoncer à une partie d'eux-mêmes. Il leur était plus confortable de penser que les prières avaient permis de remettre la fin du monde à une date ultérieure ou que la prédiction s'était bel et bien produite mais d'une façon inattendue, n'importe quel événement insolite pouvant l'argumenter. Certains membres ne donnent plus aucun signe de vie, d'autres au contraire s'organisent pour « répandre la bonne parole » en dépit de tout ce qui était venu la contredire. Se sentant persécutés, leur conviction d'être dans le vrai en a été décuplée. La haine déployée prouvait *a contrario* qu'ils avaient raison, rappelant d'une certaine façon les persécutions dont souffraient les chrétiens aux premiers siècles de notre ère.

2. Festinger et ses collègues ont modifié les noms et les lieux où se sont déroulés les évènements. Marian Keech, la « ménagère », s'appelle en fait Dorothy Martin, le Dr Armstrong s'appelle Charles Laughead.

3. *Ibid.*, préface de Moscovici dans l'édition de 1993.

Du cynisme scientifique

Jeanne Favret-Saada[4] critique l'expérience de Festinger en insistant sur le biais introduit par l'équipe des chercheurs qui, s'étant fait passer pour des fidèles au moyen de subterfuges (prétendre avoir eu une apparition d'extraterrestres, ou un rêve prémonitoire), avaient donné au phénomène une ampleur ou une direction qu'il n'aurait peut-être pas eue. Elle relève que Festinger analysait les croyances des fidèles en se servant de l'arsenal théorique qu'il dénonce. « Ce récit d'une prophétie qui échoue est enchâssé dans le métarécit d'une prédiction scientifique qui réussit, et (…) le lecteur est prié d'avaler ce dispositif rhétorique à double détente » (p. 19). Elle remarque que, dans l'écrit de Festinger, si les membres du groupe étaient désignés par des noms, les chercheurs infiltrés n'en avaient pas, « sans doute parce qu'ils incarnent l'idéale impersonnalité de la science » (ibid.), laissant croire qu'ils détenaient le savoir et la raison, appartenant à la race « des savants, pour qui les règles de la morale ordinaire sont suspendues au profit d'une valeur ultime, l'accroissement du savoir » (p. 20).

4. FAVRET-SAADA J., « Lire L'Échec d'une prophétie », *Raisons politiques*, vol. 48, n° 4, 2012, p. 13-32.

Et de parler de « cynisme scientifique » de la part de Festinger envers les chercheurs, à qui était offerte la possibilité d'une « initiation » qu'ils pourraient reproduire plus tard, lorsqu'ils deviendraient professeurs à leur tour. Contre toute attente, la publication n'a pas remporté un succès immédiat. Il fut notamment reproché aux auteurs d'avoir omis de demander aux principaux intéressés l'autorisation de publier les résultats de l'enquête. Si des remerciements sont adressés à chacun des membres de l'équipe scientifique, les adeptes sont ignorés. Festinger observe ces derniers comme s'ils étaient des rats de laboratoire. Dix ans plus tard, pourtant, le texte allait devenir célèbre, peut-être parce que, selon Jeanne Favret-Saada, il marque pour le monde scientifique le début d'une ère où la spécificité du sujet disparaît, et aussi parce que l'ouvrage est très vivant, qu'il présente d'une façon pédagogique comment la science peut s'articuler à l'actualité.

C'est justement de préparer le terrain qu'il s'agit, et non de forcer le passage.

Enfermements psychiatriques, familles et réputations salies, railleries… Ces effets sur le groupe ont été attribués à la cause irrationnelle qui était défendue, et non à l'expérience scientifique qui l'avait infiltré et ridiculisé. La déconstruction de ce qui légitimait le groupe avait été pour quelque chose dans celle des personnes. Totalement acquis au mouvement ou hésitants, les croyants étaient insérés dans un tissu social qui satisfaisait leur besoin d'appartenance. Il leur faisait sentir l'importance d'être des « élus ». Jeanne Favret-Saada remarque que, pour Festinger, le contexte social dans lequel évoluait la société américaine n'est pas pris en compte dans l'explication du phénomène. Pourtant, il évoque la guerre froide, la peur de la bombe atomique, la guerre de Corée, le maccarthysme, mais sans en tirer des conclusions qui auraient pu préserver l'intégrité psychique des personnes. Celles-ci n'étaient pas seulement déraisonnables ou naïves, elles avaient trouvé quelque chose qui les soudait pour contrer la peur ambiante. Pour Festinger, hors du bocal où ils étaient enfermés, il n'existait rien. La première phrase de son ouvrage, « L'homme de foi est inébranlable. Dites-lui votre désaccord, il vous tourne le dos », donne le ton d'entrée de jeu. Il aurait pu écrire que tous, nous pouvons être dupes, croire en des théories fumeuses, intégrant les partisans de Marian Keech dans une humanité faillible dont il reconnaîtrait faire partie. Or c'est tout l'inverse. Il ne se rend pas compte qu'avec toute son équipe, il s'enferme lui aussi dans un bocal.

« Naïfs » et « éclairés »

L'article de Jeanne Favret-Saada offre une mise en abyme qui rappelle le combat mené contre les stéréotypes, représentations habituelles, moralisatrices et répressives, portées sur des objets considérés comme dangereux, par exemple les drogues, ou des comportements jugés inadéquats, en lien avec leur consommation. Les adeptes de ce prêt-à-penser (les « naïfs ») et les défenseurs d'une approche libérée des scories du passé (les « éclairés ») ne prennent pourtant pas place dans deux cases étanches. « Naïfs » et « éclairés » ont en commun l'appui d'un groupe au-dessus de tout soupçon, qu'il s'agisse de la société en général avec son histoire millénaire pour les uns, ou du monde scientifique et des professionnels militants pour les autres. La vision moralisante reçue en héritage nous imprègne et, même si elle est mise en débat par un questionnement plus complexe, elle peut réapparaître incidemment[5]. La vision commune n'est pas

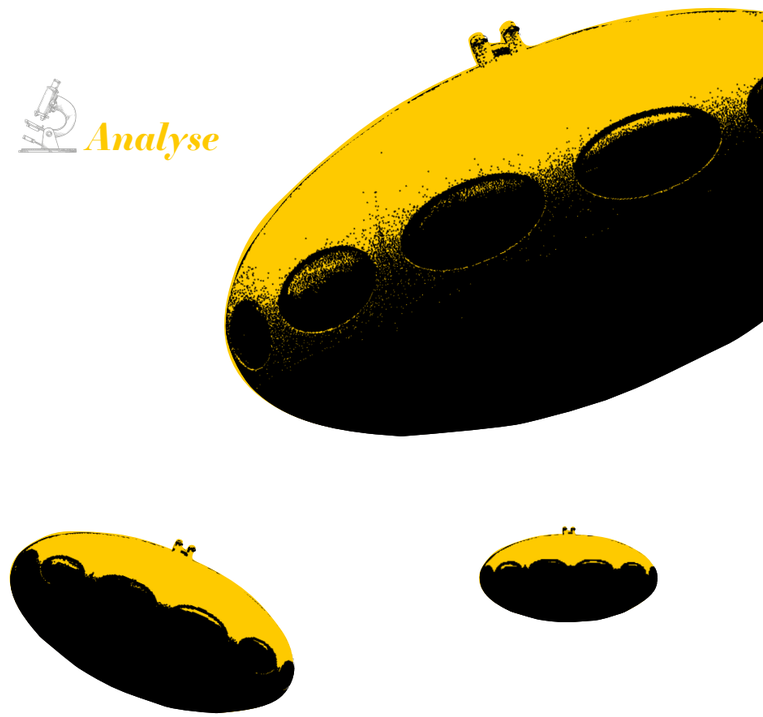
Les groupes doivent rester poreux pour être capables d'entrer en résonance.

fausse, elle est corroborée par de nombreux faits qui font le lit des arguments en défaveur des drogues. Son tort, comme celui de tous les stéréotypes, « ce n'est pas qu'il dépose entre notre regard et la réalité un voile d'ignorance qui nous priverait de tout accès au réel, c'est qu'il nous empêche de concevoir qu'il pourrait en être autrement[6] ».

Les « éclairés » ont adopté un argumentaire fondé justement sur cet « autrement », élaboré vers la fin du siècle passé sans parvenir à supplanter une vision répressive qui, depuis quelques années, regagne même en vigueur. Complexifier l'approche des consommations, présenter l'articulation entre le produit, le contexte et la personne, mettre en débat un savoir commun qui ne doute pas, tout ceci est aussi ardu que nécessaire. Mais une absence de reconnaissance, l'ouvrage qu'il faut constamment remettre sur le métier, les messages qui ne passent pas, qui passent difficilement ou pour un temps limité, toutes ces contraintes peuvent alimenter un sentiment de persécution ou une illusion de supériorité analogues à ceux des fidèles cherchant à convaincre que la fin du monde est proche. Et, comme l'équipe de Festinger, la certitude d'être dans le vrai empêche de voir au-delà de ce qu'ils cherchent à prouver. Les stéréotypes du passé sont remplacés par d'autres, de facture plus moderne ou plus aimable, qui comme les premiers semblent impossibles à prendre en défaut. D'où un dialogue de sourds.

lieu d'« illégal », apportant sans le vouloir une connotation morale politiquement incorrecte à mon propos. Merci à Jean-Sébastien Fallu de me l'avoir signalé.

6. RAMOND D., LAGORGETTE D., *Lutter contre les stéréotypes*, Paris, PUF, 2023, p. 12.



Le terrain est sensible, les faux pas toujours possibles. La patience peut être mise à rude épreuve. En cas de mésentente, la tentation est grande d'affirmer que le public « n'est pas prêt à recevoir notre parole » alors que c'est justement de préparer le terrain qu'il s'agit, et non de forcer le passage. La pédagogie peut être défaillante, trop abrupte, en tout cas inadaptée, braquant l'interlocuteur au lieu de rendre le débat possible. Se plaindre du public est une façon de rejouer la scène des ufologues désemparés qui campent sur leurs positions.

De la porosité des groupes

Penser en vase clos expose à un endoctrinement. « *Timeo hominem unius libri* », « Je crains l'homme d'un seul livre », écrivait Thomas d'Aquin. Cette crainte s'adresse à tous ceux qui croient détenir la vérité, portant en eux la vision fantasmée d'appartenir à une entité intellectuellement auto-suffisante. Ce retranchement, voulu ou plus ou moins inconscient, blinde contre un extérieur jugé inférieur ou menaçant. Dans un « mouvement de séduction réciproque[7] », les membres d'un tel groupe cultivent l'illusion d'être un modèle d'authenticité ou de fraternité, sans voir qu'un processus mortifère se met en place. Si les tentatives de remise en cause sont déjouées, si rien ne se crée, le groupe se ferme et s'étiole. Or tous, nous avons besoin d'altérité pour nous construire. Penser par soi-même ne veut jamais dire penser tout seul. Et penser avec d'autres compagnons du même bocal et uniquement avec eux revient à penser tout seul. En référence au mythe de la caverne, si les prisonniers organisaient un *brainstorming* pour co-construire un référentiel de ce qui est vrai, peut-être parviendraient-ils à former un groupe plus soudé, plus aimant, finalement heureux de porter des chaînes, mais leur compréhension du monde extérieur n'évoluerait pas d'un iota. Ils resteraient aussi ignorants, amoureux peut-être de leur ignorance. Les groupes doivent rester poreux pour être capables d'entrer en résonance[8]. Hartmut Rosa compare la résonance au processus d'endormissement : plus nous voulons dormir, moins nous y parvenons. Le sommeil, comme la résonance ou comme le changement, ne s'obtient ni par la volonté ni par la raison. Un public « indisponible », selon une autre formule du philosophe[9], c'est-à-dire qui résiste, qui n'est pas malléable, est à voir comme une chance et non comme un obstacle. Ce public, même difficile, peut entrer en résonance au moment où l'on s'y attend le moins. Et, lorsque le phénomène se produit, nous ne savons pas dans quel sens va se déployer le changement. Festinger et son équipe savaient où ils allaient, ce qu'ils allaient trouver. Ils n'étaient pas dans une démarche d'enquête, ouverte à l'inattendu, mais dans une démarche de procès pour illustrer la pertinence d'une théorie déjà élaborée. Ils ont analysé un public disponible, les chercheurs infiltrés ne sont pas entrés en « résonance » avec les adeptes, ce qui suppose de la réciprocité, mais se sont fait leur écho auprès de Festinger. L'enjeu n'était pas de tisser une relation avec eux, mais d'en faire des cobayes.

Penser par soi-même ne veut jamais dire penser tout seul.

Lorsque les groupes permettent une certaine porosité, celui qui entre en résonance avec l'autre reste en lien même si l'autre bouscule ou agace. Il s'agit non pas de viser la maîtrise et la soumission, mais de reconnaître que l'autre résiste, ce qui ne veut pas dire qu'il ait forcément tort. Cette résistance rend capable de supporter un sentiment d'incomplétude, de vide, et d'abandonner toute volonté colonisatrice, même si celle-ci se cache sous une cordialité de bon aloi. Elle exige de s'ouvrir à un horizon qui n'est pas forcément celui que l'on poursuit. Et sans chercher à changer le monde, on peut alors commencer à le changer.

7. ENRIQUEZ E., « Le travail de la mort dans les institutions », in R. KAËS (dir.), *L'institution et les institutions. Études psychanalytiques*, Paris, Dunod, 2003, p. 62-94.

8. ROSA H., *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte, 2018.

9. ROSA H., *Rendre le monde indisponible*, Paris, La Découverte, 2020.

Edgar Szoc

Groupe et consommation : au-delà des simplismes

Le « groupe » est au centre des recherches en psychologie sociale. Mais cette notion fourre-tout dissimule une série de fonctionnements potentiellement contradictoires qu'il s'agit de débrouiller pour mener des politiques de prévention efficaces.

Notion de sens commun en même temps que pilier de la psychologie sociale, le « groupe » prête le flanc à de nombreuses ambiguïtés. Dans pareil cas, l'étymologie constitue toujours un point de départ utile. Le terme de « groupe » apparaît assez tardivement dans la langue française (XVIIe siècle), dans le domaine des Beaux-Arts, pour désigner un ensemble d'individus représentés en peinture ou en sculpture. Il est emprunté à l'italien « gruppo » dont la signification est celle de nœud ou de lien, lui-même tiré du germanique « kruppa » (masse arrondie). Au cœur de la notion de groupe, dès ses premières occurrences se trouve donc celle de lien – et dès lors d'influence réciproque. Un groupe n'est pas un simple agrégat !

En sciences humaines, c'est à la fin des années 1920 que le groupe devient un objet d'étude privilégié de la psychologie sociale dans le cadre de recherches sur la productivité du travail. C'est en effet à l'occasion d'une recherche dans une usine de la Western Electric que le psychologue et médecin Elton Mayo découvre l'impact majeur du développement de bonnes relations dans un groupe d'ouvrières sur le rendement de celles-ci : les liens de solidarité, le sentiment d'appartenance, la considération constituent autant de facteurs qui viennent améliorer l'efficacité. Il faut en outre noter que cette étude pionnière souligne déjà le caractère fondamental de l'extériorité dans la définition du groupe : c'est aussi parce qu'elles sont repérées par les autres ouvrières comme membres d'un groupe de prestige participant à une expérience scientifique que les participantes développent un sentiment positif et efficace d'appartenance.

Normalisation et conformisme

En matière de consommation de substances psychotropes, ce sont les notions de normalisation et de conformisme qui sont les plus susceptibles d'offrir des clés de compréhension. La normalisation caractérise des situations ouvertes dans lesquelles des normes explicites ne sont pas posées, mais se développent progressivement par tâtonnement et mimétisme. Quant au conformisme, il renvoie à des situations dans lesquelles une norme existe, qui va amener les membres du groupe et les nouveaux venus à s'y conformer, soit par complaisance, soit par identification, soit par intériorisation.

Ce sont ces aspects que de très nombreuses recherches ont essayé de tester pour mesurer les « effets de groupe » en matière de consommation. Elles montrent tout d'abord à quel point la consommation de drogues (en particulier illégales) est un puissant facteur de constitution de groupe. Ainsi une étude de Bohrn et Fenk auprès de 1777 jeunes résidant dans dix villes européennes a montré que 47% des consommateurs de cannabis déclaraient que la majorité de leurs amis étaient également consommateurs – alors que c'est le cas pour seulement 5% des non consommateurs[1].

L'analyse des données laisse apparaître plusieurs raisons pour lesquelles les ensembles de consommateurs et de non consommateurs sont à ce point distincts :

Le fait d'avoir eu une expérience négative avec des usagers de substances (« Mais ça me tape sur les nerfs quand je suis entouré par des gens qui sont défoncés et perdent la tête. Je m'en vais »).

Le fait que les consommateurs aient un comportement étrange (« Honnêtement, pour moi les gens, ou même les amis, qui sont sous l'influence de la cocaïne sont trop fatigants parce qu'ils parlent beaucoup et sont très sûrs d'eux »).

Le fait qu'il existe parmi eux une pression du groupe (« Ceux qui ne prennent pas de drogues sont très déterminés à vous convaincre de ne pas en prendre »).

Le fait que la communication soit difficile entre usagers et non usagers (« C'est simplement que ceux qui prennent des drogues sont sur une longueur d'onde différente »).

1. BOHRN, K., et FENK, R., L'influence du groupe des pairs sur les usages de drogues, *Psychotropes*, vol.9 (3-4).

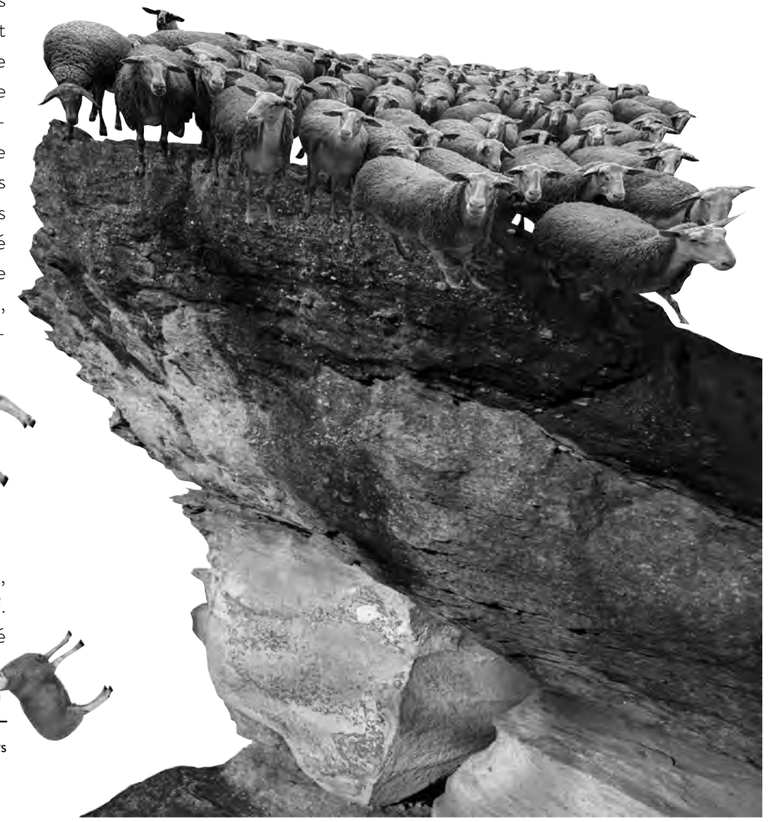
Le fait que les deux groupes aient des loisirs différents (« Les usagers et les non-usagers sont comme deux mondes différents qui se rencontrent l'un l'autre au début du week-end seulement pendant quelque temps et qui après se séparent »).

On remarquera avec intérêt que tous les facteurs invoqués expliquent pourquoi le groupe de non-consommation se tient à distance du groupe de consommation, mais qu'aucune motivation symétrique n'est invoquée, ce qui laisse sous-entendre, de manière extrêmement normative que ce sont les non-consommateurs qui se tiennent à distance des consommateurs et non l'inverse.

En outre, la grande majorité des études concordent sur le constat que le nombre de pairs perçus comme consommateurs de substances psychoactives serait un fort prédicteur – et peut-être le meilleur – de l'expérimentation et de la fréquence de consommation d'alcool, de tabac et de cannabis. Un niveau de finesse supplémentaire est toutefois requis pour comprendre les interactions entre les différentes variables et les modalités d'expression et d'intensité de ces mêmes variables (fréquence de la consommation, substance concernée, etc.). Ainsi la qualité perçue (autodéclarée) des relations avec les pairs vient nuancer le constat : une bonne qualité de relation est par exemple corrélée positivement pour les consommations occasionnelles d'alcool, mais négativement pour les consommations fréquentes de tabac, dans une étude menée par Miléna Spach[2]. En ce qui concerne le cannabis, la qualité des relations avec les pairs exerce un effet protecteur tant vis-à-vis des consommations occasionnelles que des consommations fréquentes.

Par ailleurs, l'analyse statique des corrélations à un temps t néglige la prise en compte des dynamiques et évolutions de comportement, particulièrement marquées à l'adolescence. Miléna Spach (*op. cit.)* constate par exemple que : « pour un adolescent jugeant n'avoir que peu de pairs consommateurs – respectivement d'alcool et de tabac – tout accroissement de la qualité des relations avec les pairs augmente la probabilité de consommer occasionnellement de l'alcool et diminue celle de consommer fréquemment du tabac » – ce qui, selon la chercheuse, pourrait s'expliquer par le fait que les consommations occasionnelles d'alcool sont davantage associées à un cadre festif et qu'à l'inverse la consommation fréquente de tabac s'apparente plus à une activité solitaire.

Ensuite, la taille du groupe et la qualité perçue des relations ne sont pas tout : le statut social au sein du groupe de pairs joue également un rôle majeur, mais variable en fonction des consommations et de la volonté affichée ou non d'« ascension sociale ». La finesse des interactions entre ces différentes variables devrait amener une finesse équivalente des messages de prévention, et surtout une politique de développement des compétences psychosociales, seules à même de forger des capacités de résistance au conformisme.



2. Voir SPACH, M., « L'influence du groupe de pairs sur la consommation de substances psychoactives licites et illicites à l'adolescence », *Jeunes et société*, vol. 1 (1), 2016.

Charles Lejeune, superviseur et formateur indépendant, co-fondateur de La Trace, ancien directeur de la Fédération des services sociaux.

Propos recueillis par Edgar Szoc

Le groupe en situation extrême : les premiers pas de La Trace

Dans les années '80, l'asbl La Trace a innové en proposant à des groupes de toxicomanes des stages de sport extrême. Co-fondateur de l'association, Charles Lejeune revient sur ces débuts tâtonnants.

Prospective Jeunesse : *Comment est né le projet de La Trace ?*

Charles Lejeune : Le projet prend racine à Enaden, centre de crise pour toxicomanes où je travaillais comme assistant social au début des années '80, dans le contexte des premières initiatives non carcérales et non hospitalières en matière de traitement des addictions. Une petite unité pour 10 à 12 personnes avait été ouverte rue de l'Astronomie à Saint-Josse, seule commune qui avait été d'accord d'accueillir le projet. C'était chaotique et expérimental : les personnes viennent s'y déposer avec tout ce qu'elles sont. Et dans « tout ce qu'elles sont », il y a pour un certain nombre d'entre elles le fait de ne jamais être sorties de Bruxelles. Or, on était quelques-uns dans l'équipe à aimer l'escalade. Avec un collègue médecin, nous est donc venue l'idée d'organiser collectivement des sorties sportives.

Beaucoup de psychanalystes d'Enaden avaient alors une vision assez négative des projets qu'on pouvait développer et n'hésitaient pas à nous traiter de Rambo ! C'est à la fin d'une pause professionnelle, au bout d'un long trajet à vélo en Afrique que j'ai rédigé le projet d'Objectif 4000 – qui allait devenir La Trace. Ce projet a reçu le soutien du CPAS de Boistfort, et puis des postes ACS (Agent contractuel subventionné) qui nous ont permis de pérenniser l'activité.

Et c'est en 1988, au moment où on s'autonomise d'Enaden, qu'en cherchant un nom, on tombe sur le film « La trace » (1983), qui raconte les aventures de Joseph, un colporteur qui quitte son village de haute montagne en plein hiver pour parcourir le Nord enneigé de la péninsule italienne. L'affiche et le titre du film entrent en résonance particulière avec notre projet et le nom s'impose de lui-même.

PJ *: En quoi consistent les activités proposées par « La Trace » à l'époque ?*

On organisait des stages d'escalade, de canyoning, de VTT, des marches en montagne pour des groupes de toxicomanes, à raison de sept ou huit sorties par an. Tous les stages étaient construits autour de la relation et du transfert : à un moment, les participants avaient envie de nous taper dessus parce qu'on représentait trop l'image de l'autorité et du cadre. Mais l'idée fondamentale de ces projets, qui reste encore d'une grande actualité, c'est qu'un toxicomane est avant tout une personne qui peut s'identifier à autre chose que la toxicomanie.

Comme l'expérience était inédite et que, pour ainsi dire, on partait de rien, on a dû redéfinir en permanence le cadre et les principes. C'est notamment toute la tension entre les forces de l'individu et celle du groupe qui étaient sans cesse mises en jeu, avec des risques des deux côtés. On a dû beaucoup expérimenter pour mettre le curseur au bon endroit entre effort individuel et solidarité. Je pense notamment aux difficultés vécues par ceux qui abandonnaient en cours de route les marches en montagne les plus exigeantes. Cet abandon venait ajouter un nouvel échec à un parcours qui en était déjà semé.

Et puis il faut bien reconnaître que l'idéal de vie communautaire qui était le nôtre se trouvait fortement interrogé par les différences de capital culturel entre les animateurs, d'un côté, et les « stagiaires », de l'autre. Pour résumer ces différences en une image, je dirais qu'après la bulle que constituait le stage, on déposait les participants à la Gare du Midi, et moi je rentrais à Bositfort.

On déposait les participants à la Gare du Midi, et moi je rentrais à Bositfort.

PJ *: Quelles sont les difficultés auxquelles vous avez été confrontés lors des premières « sorties » ?*

Outre celles que j'ai déjà évoquées, les difficultés sont celles que vous pouvez imaginer dans la vie en commun de ce genre de groupe confronté à des expériences inédites. Il y avait des pleurs, des décompensations. Il y a même eu un braquage. Mais au-delà des difficultés *pendant* le voyage, il y avait peut-être surtout celles qui viennent *après* En fait, les retours étaient souvent effrayants : on a mis en place une expérience forte et initialement il n'y avait plus grand-chose de prévu pour la suite. On avait parfois le sentiment de lâcher ceux qu'on n'appelait pas encore des bénéficiaires au bord de la route. Sur le temps long, on s'est rendu compte à quel point le groupe était important et à quel point il était nécessaire de le faire vivre après le stage. Pour le faire, on a commencé à engager des personnes de terrain. À vrai dire, on a fait de la pair-aidance sans le savoir !

PJ *: Est-ce que le type de sorties que vous avez organisées serait encore possible aujourd'hui ?*

Je ne pense pas : il y avait dans ce projet une forme d'enthousiasme qui nous faisait prendre beaucoup de risques. Or, le rapport au risque a énormément changé et les exigences bureaucratiques se sont multipliées. On a pris beaucoup de risques pour nous-mêmes et pour le groupe : il y a eu des accidents et des dérapages. Aujourd'hui, ces risques paraîtraient sans doute démesurés.

Le rapport au risque a énormément changé et les exigences bureaucratiques se sont multipliées.

D'ailleurs, à l'époque même, nous faisions l'objet de critiques à cet égard : il y avait à Saint-Luc des psys qui faisaient de nous des gens qui passions à l'acte ! Mais je pense qu'en cherchant à tâtons, nous avons ouvert une brèche dans la prise en charge des personnes dépendantes – et dans la représentation de ces personnes.

LA TRACE AUJOURD'HUI

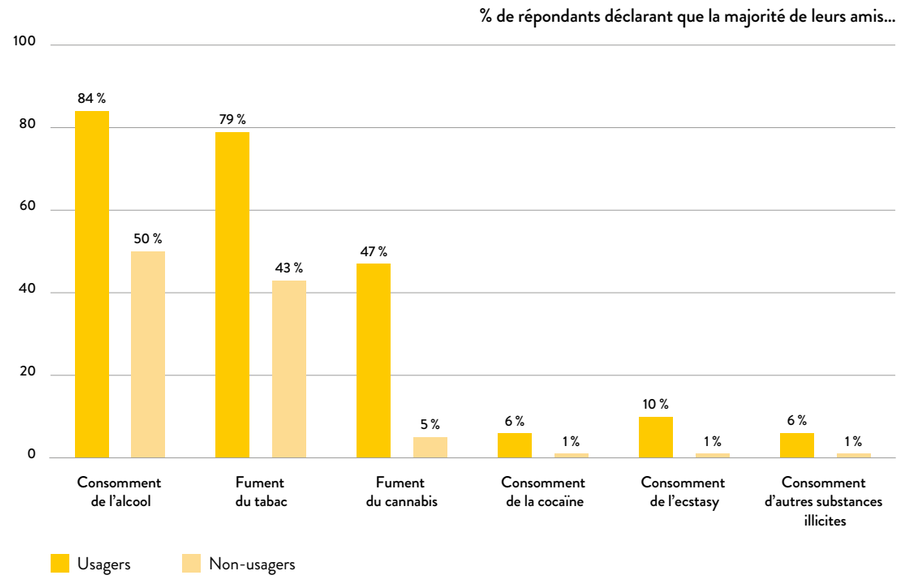
Fondée en 1988, la Trace est toujours active aujourd'hui et continue à s'appuyer sur le sport, la nature et l'aventure comme outil d'intervention psychosociale. Aux stages de randonnée d'une semaine, se sont ajoutées des activités hebdomadaires d'escalade et de randonnée, ainsi que des activités de maraîchage à Anderlecht et Haren, en collaboration avec l'asbl Nos oignons.

Plus de renseignements sur le site www.latrace.be.

Un documentaire radio reprend l'histoire de l'association et les différentes étapes de son évolution. Il est accessible à l'écoute sur : t.ly/o9LMm.

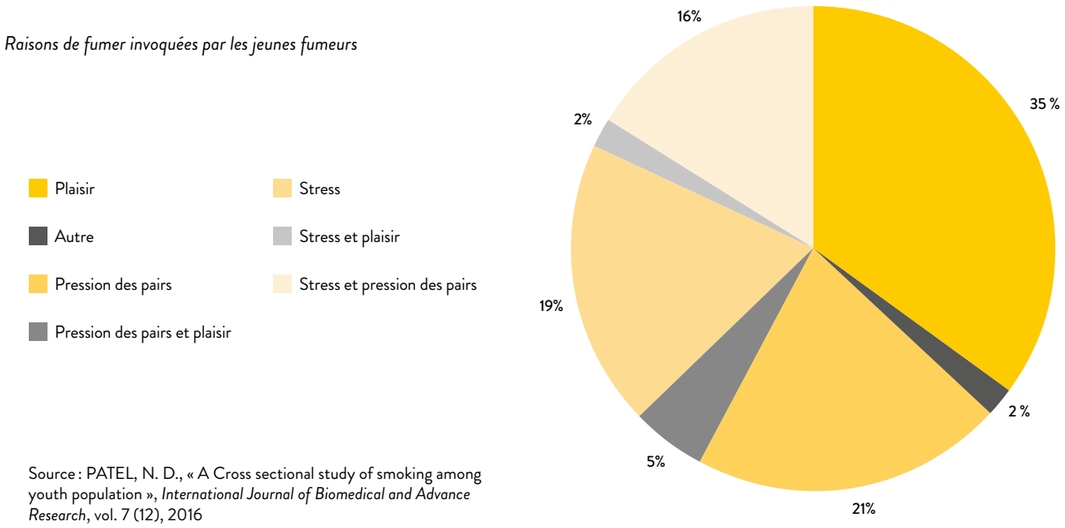
L'influence du groupe en chiffres

1. *Des groupes d'usagers et de non-usagers*



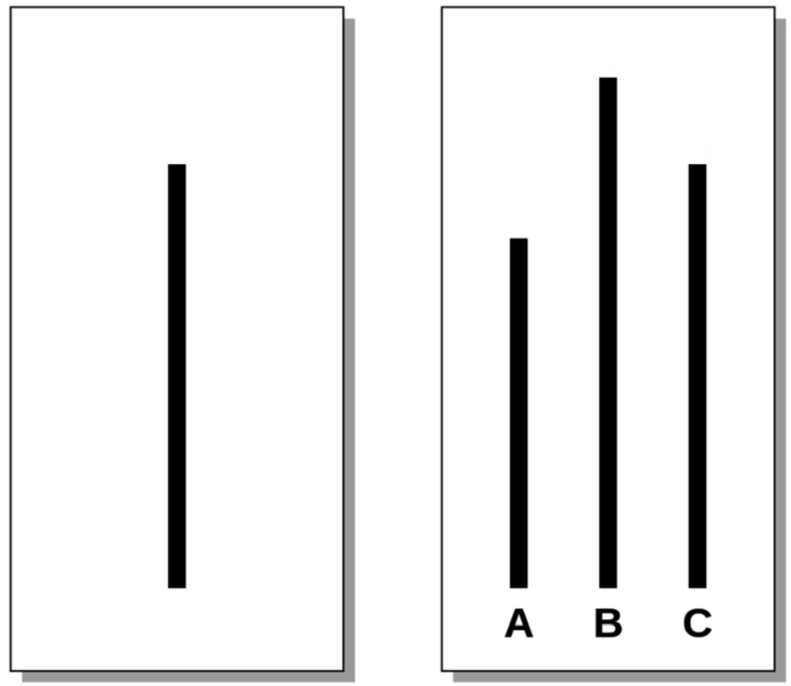
Source : BOHRN, K., et FENK, R., L'influence du groupe des pairs sur les usages de drogues, *Psychotropes*, vol. 9 (3-4), 2003

2. *Raisons de fumer invoquées par les jeunes fumeurs*



Source : PATEL, N. D., « A Cross sectional study of smoking among youth population », *International Journal of Biomedical and Advance Research*, vol. 7 (12), 2016

3. *Expérience de Asch – La pression du groupe*



Quelle ligne de l'image de droite a-t-elle la même taille que celle de l'image de gauche ?

À la fin des années 1940, le psychologue Solomon Asch invita des groupes d'étudiants (entre 7 et 9) à participer à un test de vision. Tous étaient complices de l'expérimentateur, sauf un. Il s'agissait d'observer comment cet étudiant (le sujet « naïf ») allait réagir au comportement des autres. Il fut demandé aux « cobayes » de juger la longueur de plusieurs lignes tracées sur une série d'affiches. À gauche, une ligne modèle, et à droite, 3 autres lignes. Chacun devait dire laquelle de ces 3 lignes sur la droite était égale à la ligne modèle de gauche Avant que l'expérience ne commence, l'expérimentateur avait donné des instructions à ses complices. Au début, c'est-à-dire aux 6 premiers essais, les « complices » donnèrent la bonne réponse mais lors des 12 autres, ils donnèrent unanimement la même fausse réponse. Le sujet « naïf » était l'avant-dernier à répondre. Au fur et à mesure des essais, il devint de plus en plus hésitant quant à ses propres réponses.

La plupart des sujets répondaient correctement sans influence extérieure, mais se conforment sur 36,8 % des mauvaises réponses soutenues à l'unanimité par les complices ou par l'unique comparse, et 75 % des sujets se conforment au moins une fois.

Aurélien Vitiello, membre de l'équipe Peer and support Team (PAT) du Smes

Propos recueillis par Edgar Szoc

La pair-aidance ou la traduction existentielle

Pratique innovante, la pair-aidance vise à intégrer le savoir expérientiel dans les dispositifs psycho-médico-sociaux, à travers la participation d'anciens bénéficiaires d'aide et de soins au service des équipes. L'intégration de ces pair-aidants dans les équipes ne va pas sans poser des difficultés auxquelles le service Peer and support Team (PAT) du Smes essaye de répondre en offrant des formations à la pair-aidance, un accompagnement des organisations qui décident de franchir le pas et des intervisions à destination des pair-aidants. Aurélien Vitiello, membre de ce service en explique le fonctionnement.

Prospective Jeunesse *: Quel est l'intérêt pour des dispositifs psycho-médico-sociaux d'intégrer des pair-aidants ?*

Aurélien Vitiello : Pour des services travaillant avec un public vulnérable, l'intégration de pair-aidants permet de se rapprocher des réalités de ce public. Les personnes ayant eu un parcours de vie en rue, de consommation ou psychiatrique peuvent en effet témoigner de leur vécu et, par leur parcours de rétablissement, donner espoir en un avenir meilleur, accompagner les personnes fragilisées et améliorer leur prise en charge. Si je devais résumer le rôle du pair-aidant, c'est probablement le terme de créateur de liens ou de traducteur qui conviendrait le mieux : notre force, c'est de pouvoir parler à la fois le langage de l'institution et celui des usagers, ce qui permet de mieux travailler la question centrale des émotions.

Il y a aussi un rôle de transfert de connaissances et de diffusion des bonnes pratiques qui n'est pas à négliger. Les pratiques professionnelles sont en effet très ancrées dans chaque institution, et parfois difficiles à faire évoluer, alors même que la recherche avance et que des nouvelles pratiques positives peuvent émerger dans de nouveaux lieux sans pour autant être diffusées. Le vécu du pair-aidant peut aider à un transfert de compétences entre institutions.

Et puis, c'est sans doute l'expérience du rétablissement qui compte le plus dans la pair-aidance : c'est elle qui a évidemment le plus de pouvoir d'entraînement vis-à-vis de l'usager dans la mesure où elle donne une incarnation concrète d'un futur possible.

> ***C'est sans doute l'expérience du rétablissement qui compte le plus dans la pair-aidance.***

PJ *:Du point de vue du pair-aidant, quelles sont les principales difficultés rencontrées dans l'exercice de ses missions ?*

C'est évidemment la question de la distance qui est la plus épineuse et que nous travaillons le plus dans les formations. Notre apport réside évidemment dans la proximité des vécus et dans l'empathie qui peut en découler, mais il faut prendre garde à ne pas être noyé par cette empathie. Un des éléments principaux à apprendre dans ce rôle, c'est donc de garder cette proximité au vécu des bénéficiaires sans qu'elle ne se retourne contre le pair-aidant. D'un point de vue institutionnel, il va de soi que tout ce travail autour de la tension entre proximité et distance interroge les pratiques de chacun individuellement, et de l'équipe collectivement.

L'autre grande difficulté, c'est la question de l'accueil des pair-aidants dans les institutions : beaucoup de professionnels ont encore du mal à intégrer les pair-aidants comme des travailleurs à part entière, alors même qu'ils constituent un outil supplémentaire qui peut faire une différence réelle

en matière d'accompagnement. En fait, les sentiments sont souvent ambivalents : les professionnels ont d'un côté de l'appréhension par rapport à l'arrivée de ces nouveaux venus dans les équipes, mais ils se disent en même temps que ce n'est pas trop tôt ! Cette question de l'intégration dans les équipes se pose dans de nombreuses dimensions, à la fois pratiques et symboliques, mais aussi administratives et pécuniaires. Beaucoup de pair-aidants ont par exemple un contrat de travail « article 60[1] », qui leur donne d'emblée un statut un peu à part dans les équipes – et qui pose la question de la pérennité de leur présence. Les contrats « article 60 » sont en effet souvent interrompus au moment où la personne qui en bénéficie retrouve ses droits au chômage. Les difficultés d'intégration se fondent aussi sur une peur de la part des professionnels : ceux-ci peuvent craindre que les pair-aidants ne finissent par prendre leur poste. Il est donc indispensable que ces fonctions soient considérées comme « en plus » et pas « à la place de ».

C'est donc sur cet accueil et cette intégration positive que se concentre le PAT, qui est né en 2019. Nous avons donc un rôle de seconde ligne. La seule exception étant le Pilier de Modus Vivendi (dispositif de distribution de matériel stérile et d'orientation psycho-médico-sociale à destination de personnes (ex-)toxicomanes en milieu précaire) au sein duquel nous avons un rôle de première ligne.

PJ *:D'où viennent les demandes adressées au PAT ?*

Schématiquement, je dirais qu'il y a deux types de situations. D'une part, certaines associations sont « spontanément » demandeuses et voient l'intérêt d'intégrer la pair-aidance dans leurs pratiques – c'est particulièrement le cas dans le domaine des assuétudes. D'autre part, le gouvernement fédéral a développé un projet d'intégration de pair-aidants dans le secteur de la Santé mentale : il s'agit donc là d'une injonction venue d'en haut. C'est d'ailleurs dans le cadre de ce projet que le PAT a été créé.

> ***Il est indispensable que ces fonctions soient considérées comme « en plus » et pas « à la place de ».***

PJ *:Est-ce que le métier de pair-aidant peut être un job de long terme ?*

Je dirais que oui, si ça s'insère dans un projet de vie et de rétablissement, qui n'enferme pas le pair-aidant dans son passé. Pour ce faire, il serait par exemple intéressant de développer des modalités de VAE (valorisation des acquis de l'expérience) qui permettraient de donner des prolongations concrètes à l'expérience de pair-aidance en matière professionnelle.

1. Les contrats « Article 60 » désormais dénommés « Emploi d'Insertion » sont des contrats de travail conclus entre le CPAS et un bénéficiaire du revenu d'intégration sociale. L'objectif final est de permettre au bénéficiaire de se (ré)insérer sur le marché de l'emploi et de pouvoir obtenir un droit aux allocations de chômage à la fin du contrat de travail. [NDLR]

« En Route », association sans but lucratif gérée au quotidien avec des pair-aidants en santé mentale, addiction et précarité.

Une Charte de la

L'association « En Route » entend sensibiliser au concept de pair-aidance et se positionne en faveur d'un statut clair de leur métier. La rédaction d'une charte reprenant les engagements, pratiques et comportements que les pair-aidants d'« En Route » et ceux détachés au sein des structures partenaires s'engagent à adopter constitue une étape dans ce parcours. C'est cette charte dont nous proposons la lecture ci-dessous. Elle peut être complétée, au niveau international, par le texte de la Fédération des associations de pairs-aidants francophones, qui s'en inspire (Voir le site de la Fédération : https://fapaf.pat.support/).

La pair-aidance c'est quoi ?

La pair-aidance c'est le partage d'expérience entre pairs. À En Route, il s'agit du partage d'expérience entre pairs qui ont un vécu de grande souffrance liée à des problèmes de santé mentale, d'addiction et de précarité. La pair-aidance s'appuie sur la conviction que chacun peut s'en sortir, à son propre rythme, et que se rétablir est possible pour tous. Le concept du Rétablissement est donc à la base du travail d'un pair-aidant chez En Route.

Le pair-aidant

Il a joué un rôle actif dans la reconquête de son bien-être et peut être considéré comme suffisamment rétabli. Il a tiré un savoir de son expérience, de sa capacité à mobiliser des ressources et de ses relations avec ses pairs. Il fait appel à ses compétences personnelles ainsi qu'à celles qu'il a acquises via des formations ou des expériences. Ses compétences, il est prêt à les partager pour soutenir, inspirer et accompagner des personnes qui font l'expérience de situations similaires à la sienne.

Le soutien par les pairs repose sur les valeurs suivantes :

- Respect. Les relations sont basées sur le respect mutuel.
- Équité. Les pair-aidants considèrent les personnes qu'ils soutiennent comme leurs égaux en termes de valeur humaine, de dignité et d'appartenance à la société.
- Espoir. Les pair-aidants communiquent, incarnent et inspirent l'espoir chez les autres en leur fournissant des preuves tangibles que le rétablissement et l'intégration à la société restent possibles pour les personnes en souffrance.
- Confiance. Les rapports entre les pair-aidants et les personnes qu'ils accompagnent sont basés sur la confiance mutuelle. Les pair-aidants croient sans réserve au potentiel et aux richesses des personnes qu'ils accompagnent.
- Acceptation et compréhension. Les pair-aidants s'efforcent d'accepter et de comprendre les personnes qu'ils soutiennent sans jugement.
- Tolérance. Vis-à-vis des difficultés explicites ou implicites de la personne aidée.
- Discrétion. Les relations sont basées sur la confidentialité. Les pair-aidants respectent le secret professionnel lié à toutes les personnes qu'ils accompagnent.
- Solidarité.
- Authenticité. Le pair-aidant communique autour de son vécu propre.

Que fait le pair-aidant ?

Il n'existe pas de description de fonction type. Le rôle de pair-aidant se construit en fonction de sa personnalité et du contexte dans lequel il exerce, en collaboration avec les équipes et les institutions. Le pair-aidant offre un soutien moral et un accompagnement à ses pairs mais il ne se pose pas en modèle unique à suivre car chaque parcours de rétablissement est différent.

Dans sa pratique, un pair-aidant s'écoute, connaît ses propres limites, et les respecte.

La complémentarité

Le rôle du pair-aidant est complémentaire à celui des professionnels du soin et de l'accompagnement. Le partenariat offre aux équipes une opportunité supplémentaire de rencontrer les besoins des personnes avec lesquelles elles travaillent et d'aller plus loin dans la communication. Le pair-aidant a aussi des spécificités propres. Là où les professionnels traditionnels doivent conserver une certaine distance pour préserver leur objectivité, le pair-aidant privilégiera la connexion aux émotions pour créer un espace où il partage son expertise. Dans cette relation réciproque, il n'y a ni hiérarchie ni jugement. Le pair-aidant offre également un autre regard sur la relation thérapeutique.

Edgar Szoc

L'ancrage de la promotion de la santé et de la prévention dans la formation de la première ligne de soins

Quelle place occupent la promotion de la santé et la prévention dans la formation des professionnels de 1ère ligne et comment renforcer cette place ? Voici les questions auxquelles s'est efforcée de répondre la recherche REFORM P², qui s'est déroulée sur 18 mois, en 2022 et 2023, rassemblant une dizaine de partenaires, coordonnés par le service universitaire de Promotion de la santé de l'UCLouvain (Reso), le Département de Santé publique de l'ULiège et l'asbl Promo Santé & Médecine Générale. Son rapport final, rendu le 30 septembre 2023, dresse un état des lieux et ouvre de nouvelles perspectives en matière d'intégration des logiques de promotion de la santé et de prévention dans la formation des métiers de la 1ère ligne de soins.

Les résultats de la recherche REFORM P²

La première difficulté de cette recherche, financée par le Fonds Van Mulders-Moonens, consistait dans l'articulation des concepts, parfois considérés comme contradictoires, de prévention, d'une part, et de promotion de la santé, de l'autre – la première se fondant sur les facteurs de risque dans une vision pathogène de la santé, tandis que la seconde s'appuie sur une vision « salutogène » pour étudier les facteurs protecteurs et les déterminants non médicaux de la santé. Le parti pris a été de dépasser cette antinomie supposée, de miser sur une porosité de ces concepts et de forger l'acronyme de PSP (Promotion de la santé et prévention), qui est repris tout au long du rapport final.

La formation continue

La recherche s'est articulée autour de trois études complémentaires, qui ont fait chacune l'objet d'une publication spécifique[1]. La première consistait à analyser les pratiques de formation continue spécialisée en matière de PSP pour les professionnels de la 1ère ligne de soins – celle-ci étant comprise comme intégrant les professionnels à la fois de la santé et du social. Dès l'abord, la recherche s'inscrivait en effet dans une perspective de formation tout au long de la vie, intégrant non seulement la formation initiale, mais aussi la formation continue (formelle et informelle). L'analyse des pratiques de formation continue suggère sans surprise l'existence d'un écart entre l'identité professionnelle que la formation initiale construit et les identités professionnelles nécessaires à la pratique de son métier dans une logique de promotion de la santé : « la formation a pour effet de modifier les repères théoriques et pratiques qui définissaient autrefois son identité professionnelle ».

> *La recherche s'inscrit dans une perspective de formation tout au long de la vie et intègre tant la formation initiale que la formation continue (formelle et informelle).*

LES 6 COMPÉTENCES DE PSP ESSENTIELLES À LA 1ÈRE LIGNE DE SOINS

Compétence 1 : Positionner théoriquement la promotion de la santé et la prévention dans son champ de pratique, et plus globalement, dans les domaines de la santé, du soin et du social.

Compétence 2 : Témoigner de sa compréhension de l'action des inégalités sociales de santé et des déterminants de santé dans les situations rencontrées dans sa pratique.

Compétence 3 : Exercer son métier au regard d'un cadre de renforcement de la capacité d'agir des individus et collectivités et dans le respect des contextes sociaux et culturels de ceux-ci.

Compétence 4 : Chercher, initier et entretenir des collaborations interprofessionnelles, intersectorielles et transdisciplinaires en considérant la personne et les collectivités comme partenaires de leur santé.

Compétence 5 : S'engager comme professionnel dans les défis sociaux, environnementaux et de santé publique dans une perspective de justice sociale.

Compétence 6 : Évaluer et faire évoluer sans cesse sa pratique, ses actions, sa posture professionnelle dans une perspective de justice sociale et de participation.

Source : Rapport final REFORM P[2]

La formation initiale

La seconde étude portait, elle, sur le repérage des pratiques pédagogiques en matière d'enseignement de la PSP dans cinq filières d'enseignement menant à des métiers de la 1ère ligne de soins : médecine générale, infirmier de 1ère ligne, psychologie, pharmacien d'officine, et assistants sociaux. L'analyse des référentiels de compétences des programmes analysés montre une faible présence de la PSP, à l'exception de la formation d'infirmiers de 1ère ligne. Une analyse plus fine des pratiques effectives laisse toutefois apparaître que la majorité de l'enseignement relatif à la PSP se situe dans des cours dont l'intitulé ne le laisse pas prévoir – un constat positif qui doit à son tour être tempéré par le fait que c'est presque exclusivement le renforcement des compétences individuelles qui fait l'objet de l'enseignement, et quasiment jamais des approches collectives comme la santé communautaire ou l'exercice du plaidoyer.

Cet exercice d'état des lieux a été complété par l'élaboration d'un prototype de référentiel de compétences à destination de l'enseignement et de la formation aux métiers de la 1ère ligne de soins (voir Encadré : Les 6 compétences essentielles à la 1ère ligne de soins).

1. Le rapport final, les rapports intermédiaires, ainsi que les trois études spécifiques sont disponibles sur le site de Reso : t.ly/KNZyE. Les extraits cités dans le présent article proviennent du rapport final : MALENGREAUX S., FIORENTE M., FONTEYNE G., PARIDANS M., PÉTRÉ B. & AUJOULAT I., Projet REFORM P - Rapport final : Stratégies pour un meilleur ancrage de la promotion de la santé et de la prévention dans la formation initiale et continue de la 1ère ligne de soins en Fédération Wallonie Bruxelles, incluant un prototype de référentiel de compétences essentielles, Woluwé-St-Lambert. Rapport de recherche, non publié, 2023.

Les freins structurels et contextuels

La troisième étude visait à identifier les freins structurels et contextuels à l'enseignement et à la formation continue de la PSP. Ceux-ci ont trait à la fois aux connaissances, expériences et représentations des acteurs et actrices du système, aux aspects culturels et réglementaires des métiers de la 1ère ligne de soins, à l'organisation de la formation initiale et continue, aux politiques de formation continue en PSP, au contexte institutionnel des services de la 1ère ligne de soins, au système de soins de santé en général, et enfin aux politiques de santé intégrées.

6 priorités et 32 recommandations

C'est sur la base de tout ce travail que le groupe de recherche a élaboré un ensemble de recommandations déclinées en six priorités et 32 propositions de stratégies d'actions (voir Encadré Six priorités à poursuivre pour l'amélioration de la formation et de l'enseignement de la PSP auprès des professionnels de 1ère ligne). Celles-ci nécessitent un travail d'approfondissement et d'appropriation de la part des très nombreuses parties prenantes concernées – travail qui sera rendu encore plus difficile au vu de la diversité des niveaux de pouvoir concernés.

> *La majorité de l'enseignement relatif à la PSP se situe dans des cours dont l'intitulé ne le laisse pas prévoir*

SIX PRIORITÉS À POURSUIVRE POUR L'AMÉLIORATION DE LA FORMATION ET DE L'ENSEIGNEMENT DE LA PSP AUPRÈS DES PROFESSIONNELS DE 1ÈRE LIGNE

Priorité 1 : Poursuivre le développement d'un référentiel de compétences de PSP à destination des professionnels de 1ère ligne de soins.

Priorité 2 : Structurer et visibiliser l'offre de cours de PSP dans les programmes de formation initiale pour les professionnels de la 1 ère ligne de soins.

Priorité 3 : Déployer une offre plus dense et pérenne de formation continue et d'accompagnement professionnel à la PSP.

Priorité 4 : Garantir la qualité des dispositifs de formation à la PSP au regard des valeurs et fondamentaux de la promotion de la santé et des exigences des différents métiers, situations professionnelles.

Priorité 5 : Améliorer la visibilité et l'accessibilité de l'offre de formation initiale et continue en PSP pour les professionnels de la 1 ère ligne de soins

Priorité 6 : Valoriser les stratégies de PSP dans l'exercice des métiers de 1 ère ligne de soins, et le développement professionnel.

Source : Rapport final REFORM P[2]

Bibliographie

par Edgar Szoc

Intégration sociale et psychopathologie chez les usagers de drogues: Une approche psychosociologique des facteurs de désinsertion sociale chez les héroïnomanes en cure de méthadone

Jean-François Briefer, Éditions européennes, 2012.

Jean-François Briefer travaille actuellement comme psychologue-psychothérapeute en addictologie aux Hôpitaux universitaires de Genève. Ce livre est issu de la thèse de doctorat en psychologie qu'il a soutenue à l'Université Lyon 2 et traite du rôle de l'intégration sociale dans les conduites toxicomaniaques. Celles-ci ont été abordées sous deux angles théoriques mis en perspective : une approche psychiatrique qui fait d'elles un trouble psychique et une approche socio-anthropologique qui voit dans la toxicomanie une pratique socioculturelle déviante devenue problème social. Cette dimension d'intégration sociale est développée sur deux axes : d'une part le processus intégration-exclusion sociale dans ses dimensions économique, relationnelle et symbolique et d'autre part le système des appartenances au monde conventionnel et à la sous-culture drogue.

L'étude quantitative et clinique de patients sous méthadone montre que l'instabilité professionnelle s'avère liée à la toxicomanie, alors que ce n'est pas le cas de l'isolement relationnel. La psychopathologie, plutôt indépendante de la toxicomanie, est par contre un facteur puissant de désinsertion professionnelle. Une modélisation des aspects atypiques et défaillants de l'intégration sociale dans leurs liens avec la toxicomanie et la psychopathologie est proposée par l'auteur, qui a par ailleurs fondé le centre thérapeutique RessourcesPsycholgiques.ch. L'approche éclectique en matière de psychothérapie et de prévention, qui préside à ce centre conjuguant les progrès de la psychologie scientifique et des neurosciences avec les sagesses ancestrales, se retrouve parfaitement dans le présent ouvrage.

La dynamique des groupes restreints

Didier ANZIEU et Jacques-Yves MARTIN, PUF, 2013

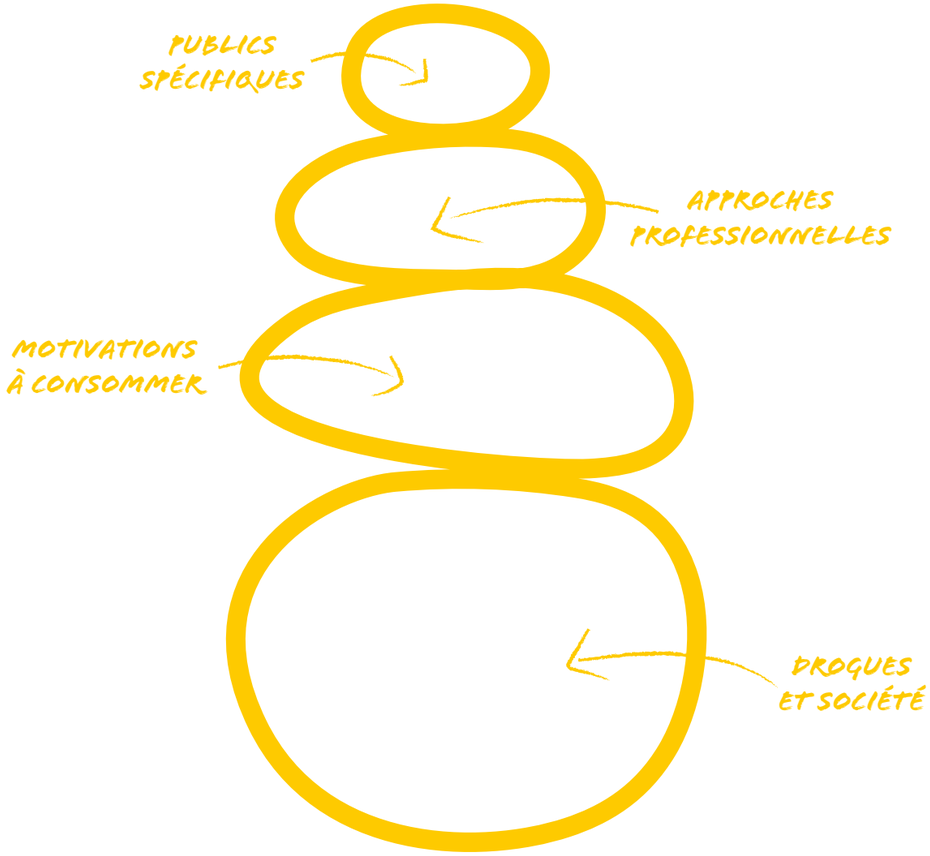
Cet ouvrage qui a fait date s'est enrichi et modifié au gré de ses nombreuses rééditions. Il constitue une excellente introduction à la dynamique des groupes, science expérimentale créée et développée par Kurt Lewin aux États-Unis à la fin des années 1930. Il propose une étude des groupes restreints ou primaires en les distinguant d'abord de catégories voisines : la foule, la bande, le rassemblement, l'organisation, le groupe large, et en brossant l'historique des recherches et la variété des méthodes et des théories qui ont permis de connaître la psychologie de ces groupes. Les principaux phénomènes de groupe sont ensuite examinés: le pouvoir, la prise de décision, les communications, les réseaux d'affinités, les styles de commandement, l'influence, la résistance au changement, la créativité, les attitudes et les rôles. Les grands champs d'application de la dynamique des groupes sont passés en revue : les sociétés animales, la famille, la classe, la palabre, la négociation, la formation, l'intervention dans les entreprises, les psychothérapies de groupe. Enfin sont présentées diverses techniques allant de la conduite de réunion et de l'étude de cas au brainstorming et au groupe de diagnostic. Le tout est à la fois accessible et stimulant. Délibérément non dogmatiques, les auteurs examinent en outre les perspectives ouvertes par la psychanalyse groupale, l'analyse transactionnelle et le développement des thérapies corporelles.

DROGUES SANTÉ PRÉVENTION

ENVIE DE VOUS ABONNER À LA REVUE ?

L'ABONNEMENT, EN LIGNE OU PAPIER, EST GRATUIT.

CEPENDANT, VOUS POUVEZ SOUTENIR NOTRE TRAVAIL EN SOUSCRIVANT À UN ABONNEMENT DE SOUTIEN (24 €/AN).



INTÉRESSÉ PAR UNE QUESTION EN PARTICULIER ? UTILISEZ LA BASE DE DONNÉES EN LIGNE DE PROSPECTIVE JEUNESSE !

WWW.PROSPECTIVE-JEUNESSE.BE

Prospective JEUNESSE

DROGUES SANTÉ PRÉVENTION

Avec le soutien de la Fondation Denise et Christian de Boeck et de

Wallonie familles santé handicap AVIQ

Francophones Bruxelles

Prospective JEUNESSE